

Florence Faure

Une femme de tête

Briançon, le 13 mars 1938

Etre une femme et graviter dans un milieu d'hommes n'est pas tous les jours facile. Mais le combat des femmes pour leur liberté est important, et un jour prochain, nous obtiendrons le droit de vote. Nous pourrons alors toutes occuper des postes de pouvoir, notamment au sein du gouvernement. Le pouvoir au peuple, et surtout aux femmes, voilà mon principal combat !

Je suis née le 28 novembre 1900 à Paris. Mon père, François Faure, démocrate, est fonctionnaire à la Préfecture de Police de Paris. Ma mère, Christine, s'occupe du foyer familial. Elève appliquée, éprise de sciences et de poésie, j'ai réussi aisément mes études primaires. J'ai toujours aimé m'exprimer en public et aujourd'hui, je suis devenue une formidable oratrice.

J'ai eu une enfance plutôt heureuse, bien que très souvent perturbée par des cauchemars étranges et ubuesques. Je faisais toujours le même mauvais rêve : je me trouvais dans un lieu étroit et sombre et de terrifiantes créatures dansaient tout autour de moi. Je garde de ces rêveries un sentiment d'étouffement lorsque je me trouve dans un espace confiné. Mon calvaire durait plusieurs mois, au cours des songes d'une seule nuit. Le rêve se terminait toujours de la même façon : je sentais mon corps transporté dans les airs, et une vive lumière m'aveuglait. Puis, je me réveillais en pleurs, dans les bras de ma mère. Mes songes ne m'ont jamais conduit au-delà de la lumière. Adulte, je fais encore ce rêve de temps en temps, particulièrement durant les périodes de stress, mais la barrière lumineuse reste toujours infranchissable. Lorsque j'ai eu 21 ans, j'ai consulté un médecin, mais il n'a jamais pu m'aider à éclaircir mon rêve. J'ai beaucoup questionné mes parents pour connaître l'événement marquant de ma petite enfance qui aurait pu expliquer mes songes. Mais ils m'ont toujours répété que rien ne m'était jamais arrivé étant enfant. Selon eux, j'ai toujours été très heureuse auprès d'eux. C'est peut-être la peur d'être un jour abandonné des miens ? Ou bien m'est-il vraiment arrivé une catastrophe ? Ce n'est que récemment que j'ai obtenu un vague éclaircissement à ce sujet grâce à l'aide inattendue d'une personne hors de la structure médicale. Mais revenons à mes jeunes années.

Le 2 août 1914, la première guerre mondiale éclate. Loin des hostilités, en juillet 1916, j'obtiens mon diplôme de fin d'études. La lourde atmosphère du Lycée Louis Legrand m'a beaucoup pesé et j'aspirais à m'intégrer au sein d'un groupe d'étude plus soudé, en oubliant l'esprit de compétition que j'avais connu durant toutes ces années. Mes talents d'oratrice et mon goût pour la politique m'ont incitée à m'inscrire à l'Ecole Libre des Sciences Politiques de Paris, section diplomatique.

Très vite, je me suis liée d'amitié avec **Pierre Rubénovitch**, fils d'une famille de révolutionnaires russes réfugiés en France. Il est devenu mon meilleur ami et m'a appris à apprécier le socialisme et les idées révolutionnaires. J'ai enfin trouvé parmi ses amis un groupe capable d'écouter et de construire des idées politiques tournées vers le peuple et non pas vers le pouvoir. De plus, ces gens appréciaient mes compétences à leur juste valeur, sans se soucier que je sois une femme. Je suis très ambitieuse, et je voulais obtenir un poste important où mes connaissances seraient exploitées pour le bien de la communauté et du peuple. En 1922, j'avais en effet un poste tout en bas de l'échelle : je devais épauler les assistants du sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs.

À la fin de mes études, je me suis inscrite au parti socialiste. Mes compétences politiques, juridiques, diplomatiques et sportives ont ébloui les futurs membres du gouvernement de Léon Blum, qui m'ont confié le poste de plus important au sein du ministère dès leur arrivée au pouvoir. Mon rôle consistait à travailler aux côtés de mon ami Pierre Rubénovitch, le sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs. J'étais la première de ses assistants. Dès son arrivée au pouvoir, Léon Blum a instauré la semaine de quarante heures et les congés payés, pendant que je travaillais à développer les loisirs sportifs, touristiques et culturels où doivent s'associer les joies du stade, de la promenade, du camping et mais également du ski et des sports d'hiver.

Depuis que je partage les idées du parti socialiste, j'ai participé à de nombreuses manifestations et groupes de débats politiques. J'ai assisté à la consécration de Léon Blum lors de son arrivée au pouvoir. J'ai été mêlée au bouillonnement intellectuel des années trente et j'ai même eu la chance de discuter avec monsieur Blum. Nous nous sommes rencontrés à Montmartre, dans une brasserie, alors qu'une discussion animée entre deux politiciens attirait une foule de curieux. Nous avons partagé nos visions de la société, nos contradictions politiques, nos projets pour le peuple. Ce fut une rencontre qui a marqué ma carrière politique. Il m'a avoué qu'il admirait mon parcours scolaire et professionnel alors que je n'étais qu'une « simple femme ».

En juin 1934, dans le cadre de mes déplacements professionnels pour promouvoir les sports et les loisirs, je me suis rendue à Briançon, une charmante commune au pied des Alpes, agréable et dynamique. J'y ai rencontré **Auguste Andrieux**, le Maire, un homme intelligent, dynamique et volontaire, prêt à tout pour développer sa région. Nous sommes antagonistes sur le plan politique, puisque je milite aux côtés des révolutionnaires, et Monsieur Andrieux prône le capitalisme. Toutefois, nous avons mis nos idées de côté pour travailler ensemble. Je lui ai alors proposé de l'épauler dans sa tâche pour faire de Briançon un important pôle pour le développement des loisirs d'hiver. Notre objectif, à terme, est bien entendu voir le peuple français (et bien entendu les touristes étrangers) heureux et épanoui en découvrant un sport grisant : le ski. Nous avons travaillé durement sur de nombreux projets, notamment techniques, pour améliorer le confort des skieurs.

À cette époque, le gouvernement souhaitait ardemment redorer l'image du sport français dont le manque de victoire faisait de nous la risée de l'Europe. Un projet fut monté afin d'attirer sous nos couleurs des athlètes confirmés de pays étrangers. Un jour, Andrieux, à qui j'avais parlé de cette idée, me proposa de rencontrer **Ivan Ballangrud**. Il s'agissait du triple champion olympique de biathlon. Il était allemand et souhaitait s'installer à Briançon avec son épouse **Jeanne**, une patineuse originaire de la région. Nous nous rencontrâmes à la Mairie et je lui fis la proposition suivante : le gouvernement français s'engageait à subvenir à tous ses besoins pour une période de dix ans à condition qu'il prenne la nationalité française et qu'il nous ramène une médaille d'or des Jeux de 1936. L'accord fut conclu en ces termes. Ivan remplit sa part du contrat en nous rapportant des Garmisch-Partenkirchen le trophée tant attendu.

A l'été 1937, Auguste Andrieux m'a annoncé vouloir poser la candidature de sa région pour accueillir les Jeux Olympiques d'hiver en 1944, ceux de 1940 étant déjà attribués à la ville japonaise de Sapporo. Nous avons donc monté ensemble un dossier très complet, suffisamment convaincant pour aboutir. A cette occasion, j'ai rencontré l'adjoint de Monsieur Andrieux à la mairie, **Philippe Pélissier**, un homme très professionnel et compétent. Il est également le notaire d'Andrieux et son ami d'enfance. Il est donc très proche de la famille d'Auguste dont il tutoie tous les membres, sauf **Brigitte**, la femme du Maire. Ce grand amateur de sports a d'ailleurs fondé l'école de ski du Mont-Revard en 1931. De temps à autre, au cours de nos séances de travail, j'ai également rencontré **Edouard Evras**, un médecin proche des Andrieux, possédant un cabinet à Lyon et une résidence secondaire à Serre-Chevalier. C'est d'ailleurs en tant que candidat à la mairie de cette commune qu'il collabore avec Andrieux et son équipe.

Un après-midi, je me suis rendue au cœur de la ville de Briançon, pour faire quelques emplettes. Alors que je sirotais tranquillement une limonade à la terrasse d'un café, j'ai entendu deux commères évoquer une société secrète nommée le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Je me suis renseignée en haut lieu pour connaître les agissements de cette organisation et j'ai appris que ce groupuscule de farfelus prétend lutter pour la sauvegarde de la montagne à l'état sauvage. Ils œuvrent par le plastiquage d'installations montagnardes et autres intimidations envers les élus les plus novateurs. Pour l'instant, leurs actions restent assez inoffensives, n'ayant tué personne mais il serait bon de les stopper. S'ils ont été mis au courant des projets de Monsieur Andrieux, il est possible qu'ils tentent une action d'éclat contre lui. Le Ministère de l'Intérieur ignore pour l'instant l'identité de ces hurluberlus, et il n'a pas encore entendu parler d'opération contre le maire de Briançon. Mais je fais très attention à lui, pour protéger ses intérêts et ceux du gouvernement.

Au cours de l'une de mes séances de travail avec Monsieur Andrieux, au mois d'août 1937, j'ai rencontré **Christian**, le deuxième fils du maire, un fougueux jeune homme moniteur de ski à l'école du Mont-Revard. Il a fait irruption en menaçant son père qu'il quitterait le domicile familial définitivement si jamais il ne pouvait pas sortir avec ses amis le samedi suivant ! Il m'a alors lancé un regard pénétrant. Puis, tous deux ont essuyé une altercation, brève mais intense. Vindictif, Christian a hurlé un juron puis s'est éclipsé, laissant derrière lui un père furibond. Le charme sauvage du garçon m'a immédiatement envoûtée. Le lendemain, j'ai laissé le numéro de ma chambre à l'Hôtel du Lac dans la poche de sa veste qu'il avait nonchalamment laissé traîner dans le vestibule. Le soir même, il m'a rendu visite. En arrivant dans ma chambre, un regard a suffi pour qu'il vienne m'embrasser passionnément. Je me suis donnée à lui cette même nuit. Sans prendre garde, quelques jours plus tard, je me suis laissée prendre en photo à ses côtés par sa sœur **Thérèse**. Cette jeune écervelée, qui vit chez sa tante à Lyon depuis deux ans était en visite de quelques jours chez ses parents. Elle s'est apparemment enthousiasmée pour cette relation naissante. Pourtant, pour le bien de ma carrière politique, notre idylle devait rester secrète. Christian est encore mineur et si mon ministère avait appris que je vivais une histoire d'amour avec ce garçon, la rumeur insidieuse m'aurait assurément fait perdre mon poste !

Nous avons vécu une folle passion quelques semaines seulement. J'ai cependant eu la folie de lui écrire une brûlante lettre d'amour. Mais malheureusement, Christian s'est vite lassé de moi. Un dimanche matin, je l'ai attendu pendant plus de deux heures, jusqu'au moment où le majordome de l'hôtel est venu m'apporter une missive, écrite de sa main. De manière très brusque, ce mot me notifiait : « Je t'ème plu. Oubli-moi, ça ira mieu pour nou deu ». Mon cœur déchiré est tombé en mille morceaux ! Comment un être si beau, passionné, délicieux, et visiblement amoureux est-il capable de perpétuer un acte si odieux ? Je ne comprends pas sa décision. Je ne le croyais pas si lunatique. Quel événement a motivé cette rupture ? Je n'aurai sans doute jamais la réponse.

Les jours suivants, mortifiée et anéantie, je suis restée cloîtrée dans ma chambre d'hôtel. Durant cette période délicate, les cauchemars qui hantaient mon enfance revinrent me tourmenter. Ce fut en discutant de ces terribles songes avec le directeur de l'hôtel que j'entendis parler de **Madame Natacha**. Cette bohémienne installée depuis peu à Briançon prétendait pouvoir explorer l'inconscient de ses clients. Début septembre, un peu déboussolée, en désespoir de cause, je me rendais au cabinet de cette femme. En pénétrant dans la pièce embrumée par l'encens, je me sentis aussitôt oppressée par l'exiguïté du lieu. Les artefacts et autres objets de cultes exposés conféraient au cabinet une atmosphère mystique et angoissante. Cette femme quelque peu inquiétante m'a allongée sur un canapé puis à l'aide d'un pendule, m'a fait sombrer dans un profond sommeil. A mon réveil, sa main était posée sur mon front et elle m'a alors fait d'étranges révélations sur mon enfance. Alors que j'étais encore un bébé, j'ai bel et bien été séparé de mes parents et j'ai vécu une expérience traumatisante auprès de créatures que mon inconscient refuse encore de se rappeler clairement. Au-delà de la lumière, Madame Natacha a juste pu entrevoir un petit garçon d'une dizaine d'années. S'agit-il là de mon sauveur ou au contraire de l'un de mes bourreaux ? En sortant de son salon, après cette incroyable expérience, je me sentais épuisée, harassée. J'avais pris conscience de certaines réalités de mon passé, mais en définitive encore assez sommaires et flous. Madame Natacha m'avait laissé entendre que d'autres séances pourraient m'aider à y voir plus clair mais le prix exorbitant de la consultation, l'angoisse que j'avais ressentie en entrant en ce lieu ainsi que mes obligations professionnelles qui me rappelaient à Paris m'empêchaient de l'envisager pour l'heure. Je quittais donc Briançon le lendemain.

J'ai rencontré une dernière fois Monsieur Andrieux pour achever la mise en place de notre projet, puis, je suis rentrée à Paris, en laissant derrière moi mon passé torturé et toute la passion que j'éprouvais pour Christian. Je ne l'ai jamais revu depuis. Toutefois, j'espère que nos photos de couple ne tomberont pas entre de mauvaises mains. J'ai gardé le contact avec Monsieur Andrieux, car nous avons encore besoin de travailler ensemble sur son projet. Je pense qu'il n'a jamais eu vent de mon aventure avec Christian.

Pour tirer un trait sur ces déconvenues, je me suis changé les idées en parcourant toutes les expositions spéciales de peinture, une passion entretenue depuis mon enfance. Peu avant Noël, lors du vernissage des nouvelles œuvres de Picasso, j'ai rencontré un jeune homme charmant, **Xavier Deluc**, peintre et poète. Nous avons bavardé un moment et il m'a proposé de me peindre. Depuis longtemps, je rêve d'avoir un portrait de moi pour agrémenter mon salon, j'acceptais donc sa proposition avec joie. Pendant deux semaines, il vint chez moi tous les jours pour exprimer son art. De toute évidence, je ne le laissais pas indifférent. Il me suggéra même de peindre un nu de moi ! Choquée, je refusais véhément. Cela allait à l'encontre des convenances. Mais le soir venu, une fois seule, je regrettai un peu ma décision. Après tout, une fois vieille, ce tableau me rappellerait combien j'étais belle. Mais pas question de l'afficher chez moi, cela devait bien sûr rester mon petit secret ! Je me disais que le lendemain, j'accepterais de me dévêtir, quand j'entendis du bruit dans mon bureau. Effrayée, je saisis un vase et allais voir ce qui se passait. Alors que j'entrais dans la pièce, un coup sec derrière le crâne me fit perdre connaissance. Quand je repris mes esprits, je gisais sur mon sofa et mon bureau était sans dessus dessous. Le lendemain, j'attendais la visite de Xavier pour ma séance de pose journalière mais il ne se présenta pas à mon domicile, pas plus que les jours suivants. Je n'ai jamais revu l'artiste, ce qui est d'autant plus dommage que les premiers jets de son portrait semblaient fort prometteurs. Heureusement que je ne l'avais pas payé d'avance !

Récemment, j'ai appris que le sous-secrétaire d'Etat avait décidé de couper les vivres au couple Ballangrud, rompant ainsi nos accords (qui heureusement n'étaient que oraux). Les bruits de couloir laissaient entendre que depuis un an, le champion s'était laissé aller à des dépenses inhabituelles et inacceptables. Et après tout, maintenant qu'il est à la retraite, il ne nous sert plus autant. . .

Il y a une semaine, j'ai reçu un télégramme d'Auguste Andrieux, m'invitant à la réception qu'il donne en l'honneur de nos projets communs pour la commune de Briançon. Il a décidé d'inviter quelques notables et célébrités de sa région pour annoncer officiellement notre programme de développement de la région et la candidature de Briançon pour les Jeux Olympiques d'hiver de 1944. Mais j'y pense, le Mouvement des Défenseurs des Cimes va sûrement tenter une opération contre Monsieur Andrieux ! C'est l'occasion rêvée pour eux de marquer les esprits. Il faut que je reste sur mes gardes, pour protéger nos intérêts communs. Le bien de la communauté est plus important que cette ridicule organisation ! Et c'est aussi peut être l'occasion de récupérer les clichés où je m'affiche aux côtés de Christian. Et peut-être pourrais-je enfin comprendre son revirement de l'été dernier.

Je suis arrivée à Briançon hier soir par le train. A l'Hôtel du Lac, j'ai reçu dès mon arrivée un coup de téléphone de Madame Natacha. Elle m'a semblé bouleversée et prétendait avoir d'importantes révélations à me faire. Elle me donnait rendez-vous à l'aube à l'entrée du Chemin des Dames au pied du Pic du Piolet, un sentier de randonnée situé aux portes de la ville. Bien que surprise par ce rendez-vous, j'étais ravie de ne pas avoir à retourner dans son oppressant cabinet. Ce matin, j'ai donc rencontré Natacha au lieu indiqué. Elle m'a saluée sommairement et m'a priée de la suivre. Après vingt minutes de marche forcée sans échanger le moindre mot, je n'y tenais plus et l'interrogeais vivement sur le motif de cette mascarade. Elle s'est retournée brusquement, m'a saisie aux épaules et m'a fixée les yeux dans les yeux afin de me révéler les découvertes qu'elle avait faites sur mon passé. Elle me montra alors une grotte dans la falaise et m'assura que ce lieu qu'elle venait de découvrir lors d'une promenade la veille correspondait exactement à la description qu'elle m'avait soutirée sous hypnose. Encore abasourdie par ce que je venais d'apprendre, j'entrevis une forme qui se dissimulait derrière un arbre et qui s'enfuit soudainement. Quelqu'un nous avait apparemment suivies et selon moi, il s'agissait d'une femme. Quelle étrange péripétie !

Je suis rentrée à mon hôtel en fin de matinée puis j'y suis restée pour travailler à des dossiers pour le ministère. Dans l'après-midi, j'ai reçu une visite surprenante : **Archibald Ornetti**, le curé de Briançon, venait me voir car il avait appris que j'avais rencontré Madame Natacha le matin même. Apparemment, il avait envers la bohémienne un mépris profond. Il me dit qu'il était facile pour n'importe qui de m'affirmer avoir des choses à me révéler sur mon passé et qu'il ne fallait pas faire confiance à cette femme. Choquée par l'outrecuidance de l'ecclésiastique qui s'immisçait ainsi dans ma vie privée et jugeait de mes choix, je le mettais à la porte sous ménagement ! Quel toupet !

Plus tard, en prenant mon sac à main pour me rendre chez les Andrieux, je me suis aperçu qu'on m'avait dérobé tout mon argent en liquide. Le directeur de l'hôtel du Lac a promis de transmettre ma plainte à la police et m'a présenté ses plus plates excuses. Il peut ! J'avais mille francs en liquide sur moi ! Ceci dit, les forces de police pourront aisément identifier mon argent : dans le train, j'étais pensive et je griffonnais sans y penser le symbole des Défenseurs des Cimes sur certains billets. C'est donc furieuse que je pars finalement pour la soirée !